

E/1975.11.03 — André Malraux : «Le Document de la semaine. Malraux par Malraux», propos recueillis par Olivier Todd, *Le Nouvel Observateur* [Paris], n° 573, 3-9 novembre 1975, p. 96-97, 98-100, 107, 108, 113, 115, 116, 124, 132, 138.

Malraux par Malraux. Entretien avec Olivier Todd

Quelquefois, la vieillesse n'est ni un naufrage ni un aveu mais – lorsqu'il s'agit d'un écrivain – une recherche dans la forme et un renouvellement pour le fond. A soixante-quatorze ans, André Malraux livre aux lecteurs *Hôtes de passage*, un fragment : avec *Lazare* était publiée la plus grande partie des textes qui forment le tome II du *Miroir des Limbes* dont les *Antimémoires* constituaient le tome I. Un grand jeu de patience et d'impatience se met en place devant des critiques, que séduisent ou agacent les éclats d'une pensée discontinue à laquelle il suffit parfois de se comprendre pour surprendre.

Les hôtes permanents de Malraux sont de Gaulle et Mao. Mais aussi, la psychanalyse, le marxisme et la métapsychie. Et, malgré tout, la gauche. Dans son dernier livre, récit-roman-réflexion, sur tous les plans du réel et de l'imaginaire, on croise de vieux amis et l'employé du gaz, Léopold Senghor et une médium. Malraux insère ses histoires dans l'Histoire. Il demande «Que penses-tu de ma jeunesse, ô ma lourde vie ?» Il faut chercher la même longueur d'onde, sentir Malraux pour le suivre à travers une parole stylisée, elliptique, frémissante, cryptique. Souvent, il ne démontre pas mais affirme. A son tour, chaque affirmation exige d'être interrogée mais elle vaut cent détours. Dans sa conversation, des mots reviennent, qui donnent le ton : «Bon... c'est évident... quand même... considérable...»

Aujourd'hui, Malraux vit Verrières-le-Buisson, à la fois très proche et très loin de Paris. Il reçoit dans son bureau, où s'entassent, mais en ordre, les dossiers de ses projets,

entre un Chagall et un Picasso, ce Braque que le peintre lui offrit car «il était l'étalon de ses autres œuvres» et ce masque de Nouvelle-Calédonie qui «tomba» un jour en Allemagne, vers la fin de la dernière guerre, sur le char du colonel Berger.

En complet de tweed et mocassins, dépouillé du costume croisé ministériel, cheveux gris, ses belles mains jouant de temps en temps avec les lunettes d'écaille, plus concentré que tendu, aussi courtois que charmeur et charmant. Malraux répond à toutes les questions, ne serait-ce que – on le verra à propos de Valéry Giscard d'Estaing – pour les écarter.

Tout est rapide chez lui, les mouvements comme les idées. Pendant qu'il se parle autant qu'il s'adresse à son interlocuteur, Malraux caresse, dans une geste éclair, Lustrée, la chatte. Malraux amorce la caresse comme les idées. Quand nous le quitterons, souriant et sérieux, il nous dira : «C'est très curieux. On parle de la mort devant cette chatte : dix minutes après, elle part».

Olivier Todd

O. Todd — «On ne lance pas : comment allez-vous, Malraux ?» répètent vos biographes. Après *Lazare*, la question s'impose pourtant : comment allez-vous ?

A. Malraux — Nous allons bien voir !

O. Todd — Devant votre dernier livre, certains critiques ne savent s'ils doivent tomber dans l'admiration ou l'irritation.

A. Malraux — Cela a toujours été comme ça.

O. Todd — Avez-vous l'impression, avec les *Antimémoires*, fusion du réel et de l'imaginaire, d'avoir créé un nouveau genre littéraire ?

A. Malraux — Sûrement. Mais ce n'est pas ce que je cherchais. Quiconque fait quelque chose qu'on ne faisait pas crée une forme. Un peintre qui peint dans un style ne recoupant aucun style est forcément un créateur de style. Sinon que serait-il ? Un photographe.

O. Todd — Imaginez-vous critique d'*Hôtes de passage* pour, disons, la N.R.F. Pour la forme, que diriez-vous ?

A. Malraux — Tout le temps qu'il n'y a pas eu *Le Temps retrouvé*, il n'était pas possible de faire autre chose que des paris sur Proust. Nous l'avons lu au fur et à mesure. Mais, quand on l'admirait, il y avait toujours cette question : quelle est la perspective ?

O. Todd — Vous ne serez vraiment jugé et jugeable que quand l'ensemble des *Antimémoires* aura paru ?

A. Malraux — Le critique raisonnable devrait penser : «Puisqu'il le publie j'ai bien le droit de le juger». Mais il faudrait voir une totalité – je n'aime pas le mot, bon ! – de structures intérieures. En peinture, quand vous avez fait la moitié d'un tableau, cette moitié oriente le possible de l'autre. Même chose pour un livre très étendu qui n'est pas une fiction.

O. Todd — Certains critiques ou ne vous comprennent pas du tout, ou n'aiment pas ce livre. Mais «Malraux», c'est, pour ainsi dire, au fronton : alors on construit son article avec quelques méchancetés suivies de gentillesse ou inversement.

A. Malraux — Ce n'est pas tellement nouveau. Ce fut le cas pour les grands romantiques. Le fait qu'une personnalité qui touche l'histoire est quelque chose d'irritant, je n'ai pas de peine à le concevoir. Mais si je fais le bilan, j'ai été aidé par la critique depuis le début. Elle a servi de relais entre le lecteur et moi. Qu'est-ce qu'un écrivain peut demander de plus ?

O. Todd — A côté de l'Espagne, dont vous nous avez longuement parlé la semaine dernière, il y a le Portugal, qui nous préoccupe tous...

A. Malraux — Du côté capitaliste, un phénomène très important : c'est la fin du mythe Kerenski. Le capitalisme est en train de penser que pour la première fois, sur la fameuse pente glissante, il peut se défendre. Il y a une idée : pourquoi les socialistes ne gagneraient-ils pas ? Autrefois, c'était : du moment qu'il y a la gauche, eh bien, ce sont les communistes qui, à la fin, ramasseront tout. Bon. Avec le Portugal, cela est remis en question.

O. Todd — Vous pensez que Kissinger miserait sur Soares ?

A. Malraux — Je n'en suis pas certain, mais il y a un état d'esprit qui existe aussi dans les milieux français libéraux ou gauchistes : le jeu n'est pas joué, les cartes ne sont pas données.

O. Todd — En février 1926, il y a presque un demi-siècle, vous reveniez d'Indochine. Dans ce dernier fragment du *Miroir des Limbes*, vous écrivez : «J'ai été amené à la révolution telle qu'on la concevait vers 1925, par le dégoût de la colonisation que j'ai connue en Indochine». Dans ce livre, on croise aussi Hô Chi Minh. Où est le Viêt-Nam pour vous ?

A. Malraux — A partir du moment où les Anglais ont quitté les Indes, une ère qui commence au milieu du XV^e siècle cesse. 1947 : libération des Indes. 1949 : Mao à Pékin. Il n'était plus évident qu'une canonnière occidentale était plus forte qu'une armée indigène. Dans ce contexte, l'idée d'une Indochine française ou américaine me paraît complètement frivole. Donc, on devait se retrouver sur l'unité nationale. Resterait à savoir la forme que prendrait la nation. A l'heure actuelle, en théorie, c'est clair. D'une certaine façon je m'en réjouis : je n'ai pas changé une virgule sur ce que je pense du colonialisme. Mais je me pose une question : avec le Viêt-Nam du Sud et le Cambodge, allons-nous avoir une évolution obéissant à l'élément stalinien ou quelque chose de tout à fait différent ? Au début, mes informateurs pour le Cambodge disaient : «Ça se passe assez bien». Maintenant, ils disent : «Cela se passe très mal».

Le stalinisme est un phénomène énorme. Pour moi, la pensée centrale de Staline est complètement statistique : «Si j'envoie au bagne ou si je fusille tout homme qui a connu un homme qui a connu un homme qui a connu un coupable, je n'aurai pas de Franco». La notion statistique essentielle : «Je ne laisserai pas la gangrène». Dans un univers où vous n'avez pas de vérité objective possible, le mouvement statistique est invincible. C'est pourquoi, je crois que l'avenir du Viêt-Nam, c'est l'unification par le Nord sur les normes nordistes.

O. Todd — Le Viêt-Nam est en Asie. Où va l'Asie ?

A. Malraux — Y a-t-il une Asie ? Mettre dans le même sac La Chine, l'Inde, Le Japon ! Pour les Asiatiques, quels qu'ils soient, leur Asie n'est jamais la nôtre. Il y a un an, aux Indes, un journaliste me dit : «Mais tout de même, l'Asie s'arrête au Pakistan». L'Islam n'était pas en Asie. Au Japon, même quand ils sont de gauche, les intellectuels ne veulent pas être assimilés aux Chinois. Ils font tous le même discours – juste : «Nous n'avons pas la même conception de l'amour, de la mort, et naturellement pas la même peinture. Eh bien, nous trouvons que cela suffit». Passez à l'Inde : entre elle et la Chine, où sont les points communs ? Nous avons accepté une Asie qui incarne une idée très puissante, celle du tiers monde. Comme l'Afrique, cela ne pèse pas lourd à côté des civilisations millénaires. Nous avons appelé l'Asie la réalité coloniale.

O. Todd — Vous écrivez : «Mao Tsé-toung ne cherche pas un humanisme universel, même marxiste. Il attend le triomphe du sien». Pour nous, qu'est-ce que cela signifie ?

A. Malraux — Mao ne croit pas à la pensée occidentale, fût-elle communiste. Il n'a pas cru à Khrouchtchev. Il n'a pas cru à Staline. Alors il peut penser qu'il y a des pensées parallèles. Ainsi, il pensait que Staline était marxiste. Mais ce n'était pas le bon marxisme. Prenez Mao au départ : qu'est-ce qui le fait s'opposer au marxisme, au léninisme ? L'idée que la révolution peut triompher appuyée sur la paysannerie – chose d'une importance incroyable. La moitié des anecdotes qu'il m'a racontées portaient sur cette époque. Il dit «Le pays est à moi, je suis devenu ce que je suis devenu parce que j'ai vu les arbres et les écorces rongés par les gens à cause de la famine». Son expérience la plus forte, c'est d'être devenu le libérateur de la Chine contre ce que les Européens prévoyaient – tous aussi bien les staliniens que les trotskistes.

Trotsky a l'air de dire qu'il avait, en gros, prévu l'évolution. Ce n'est pas vrai. Trotsky ne croyait pas à la paysannerie. Mao a obscurément l'idée que peut-être les Européens ont raison sur tel point de détail mais que, sur l'essentiel, il connaît mieux qu'eux la réalité chinoise. Le peu de références occidentales m'a beaucoup frappé, même les références marxistes. Quand ça l'arrange, Mao fait bien quelques références mais ce n'est pas du tout un doctrinaire, sauf de lui-même. Je veux dire : il se cite volontiers, avec simplicité, sans mettre des guillemets. Sa référence, c'est lui. Il y a un

certain prestige de Lénine mais il y a les libérateurs : Mao m'a parlé du général de Gaulle avant de me parler de la France.

Autre côté que je voudrais mettre en lumière dans son faible lien avec la pensée occidentale : dans l'endroit où il reçoit, le palais de la Révolution, en face de la Cité interdite, on trouve les portraits de Marx, Engels, Lénine, Staline. A un moment, alors que nous étions seuls avec l'infirmière et la traductrice, dans le corridor de ce palais, au passage, devant les photos, je lui demande montrant le portrait de Staline : «Pourquoi est-ce qu'il est là ?» Mao me regarde, sourit et fait cela (geste de Malraux, la main de bas en haut : «Pfft, pfft...»). Nous savons ce que nous savons ! Il faut ce qu'il faut ! Ne me croyez pas dupe !

O. Todd — Garine disait : «Tout ce qui n'est pas la révolution est pire qu'elle». Après les holocaustes staliniens, est-ce le moins du monde vrai ?

A. Malraux — Dans ce temps-là, la révolution avait un sens extrêmement précis. Avec la révolution d'Octobre, relativement proche, l'idée d'une insurrection prolétarienne était tout à fait défendable techniquement. A l'heure actuelle, vous pouvez faire une insurrection prolétarienne, à condition que les autres donnent l'ordre de ne pas tirer. Parce que, si l'on vous met deux bataillons de chars, la révolution prolétarienne ou rien, c'est la même chose. La révolution d'Octobre est la dernière révolution du XIX^e siècle.

Je ne suis pas sûr de voir un contenu au mot révolution, sinon changement de régime, insurrection, etc. Tout cela était global. Il y avait même le lien entre les soldats de l'an II et la révolution d'Octobre. Le temps a passé.

O. Todd — Peut-il y avoir, à votre avis, un communisme à visage humain ?

A. Malraux — Une expérience historique nous répond : non. Une expérience idéologique nous répondrait : pourquoi pas ? Quand j'avais dix-huit ans, on m'enseignait le marxisme parmi les utopies... Je me demande si l'Etat policier a quoi que ce soit à voir avec le marxisme et s'il n'a pas tout à voir avec ce que j'ai appelé l'obsession statistique. Je sais bien qu'on nous dit, Soljenitsyne le premier, que sous Lénine c'était déjà pareil... Cela veut dire que Lénine, en face de la terreur, n'a pas

trouvé qu'il fallait être libéral au sens anglais du mot. Mais, après tout, Lénine n'a pas été en face des vrais problèmes staliniens.

Tout en admettant qu'il puisse y avoir dans la nature même du marxisme une sorte d'absolu qui mène à l'Etat policier, je voudrais savoir si le poids de l'obsession statistique n'est pas plus fort que le poids du marxisme. Si vous n'avez pas d'obsession statistique, aucune raison qu'il y ait un Etat plus policier qu'un autre. Ne croyez pas que nous aurons un jour affaire à des Etats révolutionnaires où il n'y aura pas d'autorité. Ne soyons pas ridicules. Mais pas plus, pas moins que dans un autre Etat. Un certain nombre de choses qui en Russie sont évidentes n'existent pas en Chine de la même façon.

O. Todd — Vous pensez aux camps de concentration ? ...

A. Malraux — ... Au traitement de l'opposition. La conception russe, c'est : si vous vous trouvez mis hors du panier, vous n'avez plus qu'à couler. Le point de vue chinois est tout de même beaucoup plus : peut-on récupérer ? Le point de vue des Chinois, en n'importe quoi, est peu statistique. Leur pensée joue par d'autres voies.

O. Todd — Revenons vers l'Europe, en passant par le Proche-Orient. Il y a dans *Hôtes de Passage*, une petite phrase qui intrigue. Vous parlez, presque au vol, d'un juif : «Déjà un sioniste... courage et efficacité». On a murmuré que concernant Israël, vous n'étiez pas d'accord avec certaines attitudes du Général.

A. Malraux — Le problème d'Israël ne s'est jamais trouvé dans mes attributions. Il n'a jamais été réellement discuté en conseil des ministres. J'aurais été bien plus pro-Israélien que le général de Gaulle mais je n'étais pas contre son désir d'établir de bons rapports avec les Arabes pour une médiation possible. Ma position pour Israël était évidente mais elle n'était pas anti-arabe. J'aurais voulu ce qu'ont cru réussir les Américains – qui n'ont pas tellement réussi. La phrase des *Antimémoires*, c'est autre chose : il s'agit d'un juif iranien. Or, en Iran, quand j'y suis allé pour la première fois, vers 1929, lorsqu'on tuait un israélite, on payait encore la rançon en argent noir, en bronze, pour marquer que ce n'était pas une vraie vie humaine. Alors les gens qui venaient de là, qui montraient du courage et de l'efficacité, c'était fort bien. C'est cela

que je veux dire avec «sioniste». Mais à cette époque, il n'y avait pas encore de sionistes. Le fils de ce juif iranien est sûrement dans l'armée israélienne.

O. Todd — Considérez-vous que vous êtes toujours un révolutionnaire ? Que, pour reprendre une expression de *L'Espoir*, «la gauche est votre patrie» ? D'ailleurs, en 1975, qu'est-ce, être révolutionnaire, dans un pays dit développé ?

A. Malraux — Tout cela est entièrement chimérique. C'est reposer, dans des catégories antérieures à la guerre, une réalité complètement différente. Aujourd'hui, nous avons un secteur tertiaire majoritaire. Si nous voulons parler par rapport à Marx, il faudrait tout de même parler de ce problème-là. Ce n'était pas vrai en 1938. Si l'on est marxiste l'on dira : «Le marxisme englobe toutes les catégories, même les nouvelles, et permet de les réassimiler». Bon. Là-dessus, je dirai fermement : ce n'est pas mon avis. Ce temps est en face de son propre monde, dont il a excessivement peu conscience. C'est à travers une nouvelle conscience du monde que nos catégories se poseront.

O. Todd — Donc, vous ne diriez pas : «Je suis révolutionnaire», ou : «Je ne suis pas révolutionnaire» ? Vous diriez, par exemple : «Cela n'a plus de sens en France.»

A. Malraux — L'élément global qui faisait se dire légitimement révolutionnaire n'existe plus. La révolution de quoi ? Si cela veut dire que la propriété collective, au moins dans la production est préférable au capitalisme, alors je suis de cet avis. A quoi on me répondra qu'il s'agit de savoir comment on peut avoir une propriété collective. Et si on peut l'avoir sans Guépéou. Tous les problèmes se reposeront devant nous.

En chimie du cerveau, en biologie, essayer de poser les problèmes en termes de 1930... C'est complètement farfelu.

O. Todd — Vous n'êtes pas un homme de droite mais vous êtes un homme qui a soutenu de Gaulle, et lui s'appuyait, entre autres, sur des forces de droite.

A. Malraux — Oui. Mais il les a parfaitement écrasées quand il a eu besoin de le faire. Dans les suppléments aux *Chênes qu'on abat*, qui vont être dans le tome III des *Antimémoires*, il y a cent pages sur cette question. Cela soulève beaucoup de problèmes. Ainsi : comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais battus avec les communistes ? ...

O. Todd — Vous, les gaullistes ?

A. Malraux — Oui.

O. Todd — Les armes à la main ?

A. Malraux — Normalement. En 1947, mes amis allemands disaient : «Chez nous, avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, quand cela a commencé à être sérieux, dans chaque bistrot, tous les jours, il y avait un blessé ou un mort parce que les gens qui parlaient parlaient politique. Cela allait de soi». Or, chez nous, personne ne tue personne. Nous ne pouvons pas prendre cela au sérieux. Cela me fait penser à Max Torrès quand il me dit, en Mai 68 : «Vos étudiants sont des petits-bourgeois, les Mexicains étaient bien plus sérieux». Une fois de plus, je ne peux pas concevoir le général de Gaulle comme un homme de droite. Nous ne sommes pas du tout dans des notions marxistes. Nous évoluons dans des notions quasi théâtrales, émotionnelles. Au bout du compte, pour toute une catégorie de gens, être ce qu'on appelait de gauche, c'est d'ordre sentimental. Ce qui n'est pas sentimental, qui est nouveau, intéressant, c'est qu'il n'y a plus de droite avouée.

O. Todd — Vous êtes-vous vu, André Malraux, comme le trait d'union entre de Gaulle et la gauche ?

A. Malraux — Oui, absolument.

O. Todd — Avez-vous l'impression que cela a été une réussite ?

A. Malraux — Non. Mais on a réussi d'autres choses.

O. Todd — L'événement des dernières années, sur le plan politique français, est la résurrection du parti socialiste. Comment voyez-vous ce socialisme français ?

A. Malraux — Pas d'avis. Je ne peux avoir une opinion à la lecture des journaux. Et je n'ai pas une expérience. Le hasard ferait que j'ai de l'amitié pour trois ou quatre militants socialistes – mettez Rocard –, cela m'intéresserait de savoir ce qu'ils pensent... Tout de même, il y a dans le socialisme français un fait nouveau : l'opinion mondiale est en train de cesser de penser qu'un socialiste est nécessairement dupe d'un communiste.

O. Todd — Le projet autogestionnaire ?

A. Malraux — Pas compétent !

O. Todd — Et François Mitterrand ?

A. Malraux — Les hommes politiques ne m'intéressent pas.

O. Todd — Ne vous intéressent plus ?

A. Malraux — Ne m'intéressent plus. Quand j'avais affaire à eux, ils m'intéressaient forcément. Je ne veux pas faire du dédain, je préfère faire le mort.

O. Todd — Pensez-vous quelquefois en termes de droite ou de gauche, en France aujourd'hui ?

A. Malraux — Non. Je ne situe plus du tout la droite. Je situerais très bien des intérêts capitalistes. Mais la forme politique, parlementaire de la droite ? N'en parlons pas. Ce n'est pas une vraie droite. Le fait capital serait : quelles sont les raisons pour lesquelles la droite ne peut plus se concevoir comme droite ? Cela, c'est un phénomène qui compte.

O. Todd — L'U.D.R., les R.I., les centristes ne sont pas la droite ?

A. Malraux — Non. (Malraux lève les mains.)

O. Todd — Geste à la Mao ?

A. Malraux — Oui, geste à la Mao. La droite ! Ou bien c'est le fascisme. Alors, tout de même : un chef, une nation, une doctrine, un parti du sérieux. Si ce n'est pas le fascisme, alors c'est une position nationaliste. Et alors là, le général de Gaulle a réglé la question. A partir du 18-Juin, le nationalisme ne compte plus comme phénomène décisif : c'est le patriotisme.

O. Todd — En 1951, vous disiez : «Le clémentisme sans Clemenceau, cela donne Deschanel. Le gaullisme sans de Gaulle, cela donne Pleven». En 1974, d'une certaine manière, le gaullisme est devenu le giscardisme.

A. Malraux — Je ne crois pas. Je crois que ce qui s'appelle gaullisme est un mythe extrêmement fort, lié à la personne du général de Gaulle et aux événements particuliers auxquels cette personne se réfère.

O. Todd — Néanmoins, le pompidolisme a succédé au gaullisme et le giscardisme au pompidolisme. Qu'est-ce, le giscardisme ?

A. Malraux — Qui a succédé à Napoléon déjà ! En tout cas, ce n'est pas Flambeau ?

O. Todd — Que pensez-vous de Valéry Giscard d'Estaing ?

A. Malraux — Rien. C'est un homme courtois.

O. Todd — Que peuvent faire et que peuvent dire Giscard et Brejnev à l'avenir ?

A. Malraux — Ils s'entre-mentent.

O. Todd — Comme tous les hommes d'Etat ?

A. Malraux — Non. La réalité ? Brejnev sait que le vrai problème, c'est la bombe atomique. Giscard aussi. Tous les deux ont peur non de ce que l'autre peut faire mais de ce que peut faire Amin Dada. Un beau matin, on aura beaucoup de bombes atomiques et il y en aura chez lui. Un homme comme Brejnev sait que le risque de guerre farfelue est en ce moment plus lourd que le risque de son pire ennemi.

O. Todd — «La plupart des chefs d'Etat que j'ai rencontrés, écrivez-vous, à l'exception des communistes (et même le président Kennedy), ont mis en question à la fois le caractère inhumain de notre civilisation et l'aptitude de celle-ci à lutter contre la misère et le malheur». Et vous ?

A. Malraux — Ce qui m'intéressait, c'était l'unanimité des chefs d'Etat. Le dernier qui m'a tenu ce langage est Senghor. Alors, une des lignes de partage des eaux par rapport à la machine – car c'est de cela qu'il s'agit – était là. Aucune civilisation ne peut avoir des moyens plus puissants que la nôtre à l'heure actuelle. En définitive, s'il s'agit de rendre les gens moins misérables, le chah se servira des moyens américains.

O. Todd — Nous sommes aussi dans ce que l'on pourrait appeler la civilisation des otages – voyez Mme Claustre. Pourquoi ?

A. Malraux — Nous sommes dans la situation où ont été les gens quand on avait découvert le paratonnerre et pas l'électricité. Les otages, ce n'est pas un accident. Un élément : probablement le fait que nous sommes la première civilisation athée. On nous dira que les Américains sont croyants. Mais la civilisation américaine ne l'est pas. L'ordre qui a été donné à toutes les autres civilisations par une religion-armature a été quelque chose qui a joué un rôle capital et qui ne joue pas pour nous. C'est tout de même la première fois que la valeur suprême de la civilisation, la science, dit : «Sur l'organisation d'un homme, sur la formation d'un homme, je déclare forfait...»

Qu'il y ait pour les Toubous intérêt à faire de cette histoire un fait divers universel, ça me semble évident. Le problème, où est-il ? Au bout du compte, il finira par être moral : quand la France a décidé de payer la rançon, elle a fait ce qu'elle devait faire. Il faut tout tenter pour tirer Mme Claustre de là. Seulement, je n'ai pas envie d'entrer dans : «Françoise devait-elle y aller ?» Cela ne me paraît pas une question d'ordre national. Réponse : «C'est son affaire.» Est-ce qu'on doit l'en tirer, même si elle a eu tort ? Alors là, ma réponse est formelle : oui, on doit l'en tirer, même si elle a eu tort.

O. Todd — Dans votre livre, Max Torrès vous lance : «Tes hôtes de passage : Inconscient, Progrès, Révolution, Prolétariat sont des ectoplasmes. Les idées dont on charge le destin, les majuscules...» Alors vous lui répondez : «Même l'Inconscient ? Tu vas fort ? Je veux bien que Freud soit un vieux crabe...»

A. Malraux — «Je veux bien que Freud soit un vieux crabe», ça c'est Torrès.

O. Todd — Vous semblez quand même le contrer. Depuis *La Tentation de l'Occident*, seriez-vous réconcilié avec l'Inconscient, avec la psychanalyse ?

A. Malraux — La psychanalyse, laquelle ? Ou bien nous parlons d'une thérapeutique : auquel cas, je ne suis pas médecin. Ou bien nous parlons d'une philosophie. Alors, cette philosophie est une chose de premier ordre. Elle nous a posé certains problèmes que l'humanité ne se posait pas. Elle évoque un fait mental de premier plan. Puis, il y a la philosophie qui en a été tirée par les psychanalystes. Ce n'est pas la mienne. La philosophie que Freud tire de ses œuvres me donne une envie

bleue de dire : mais quel dommage qu'il n'ait pas eu un disciple intelligent et philosophe. On pouvait faire une philosophie de la psychanalyse mais pas celle-là. En définitive, Freud revient au diable : l'inconscient freudien, c'est l'ancien domaine du Mal.

O. Todd — En Occident, on parle beaucoup, trop peut-être, de sexualité, de pornographie, quelquefois de plaisir et d'érotisme, parfois de l'amour. En Orient, beaucoup moins. Comme expliquez-vous cela ?

A. Malraux — On en parle moins en Orient parce qu'il y a eu la Sainte Vierge. L'Occident a inventé la valorisation de la femme au moment du culte marial. S'il n'y avait pas de cathédrales, de sainte Marie, il n'y aurait pas eu de poésie courtoise. A un moment, la chrétienté se met à valoriser la femme. Ce phénomène n'a pas d'équivalent ailleurs. Le bouddha est misogyne. La valorisation de la femme a lieu à cause des croisades. Pour la première fois, des jeunes gens prêts à être chevaliers, mettons à quinze ans, se sont trouvés à la table d'une femme qui avait, disons, vingt-sept ans. Par définition, elle n'était pas affreuse puisque leur suzerain n'avait pas de raison d'épouser une femme moche. C'est assez musulman, la chrétienté ! Qu'est-ce qu'ils voyaient, ces garçons ? Des bergères. Cela devait être du joli. A part les bergères ? Leurs sœurs. Alors, les danses ? Dans lesquelles on ne s'étreignait pas. Bon. Le suzerain s'en va. La table du château est présidée par la châtelaine. Pour la première fois, un garçon de quinze ans a vu une femme de sa société qui avait vingt-sept ans et qu'il pouvait aimer. Le phénomène ne s'était jamais produit.

O. Todd — Comment tout cela débouche-t-il sur la pornographie ?

A. Malraux — Je ne crois pas que ce soit l'amour. Les deux choses sont tout à fait distinctes. Dans le christianisme, à travers la Vierge, ça finira par saint François. Le Christ redevient amour. Ce qui est beaucoup plus fort chez les protestants que chez nous. Vous avez pu voir, à Londres, des affiches lumineuses : «Dieu est amour.» Alors que les Français qui auraient, il y a dix ans, pris cette définition étaient peu nombreux. Autre différence : j'opposerais érotisme, pornographie, tout ce que vous voudrez, à partir du moment où vous supprimez la personne. Les personnages de Sade sont interchangeables. Si vous les personnalisez, cela vous donne : *Les liaisons dangereuses*.

Vous ne pouvez pas mélanger le Kamasoutra avec la description attentive de la première nuit de Julien Sorel et de Mme de Renal. Dès qu'il y a individualisation, dès que l'amour est fait par une personne, tout change.

O. Todd — Vous avez étudié le cinéma pornographique dans les salles ?

A. Malraux — Non. En revanche, je connais bien la littérature érotique. Il est facile d'imaginer à partir de là.

O. Todd — Max Torrès vous dit : «Je pourrais parler des jeunes pendant des heures, ils m'encombrent...» Vous, les jeunes de 1975 vous encombrent-ils ?

A. Malraux — Non. Je ne les connais pas assez. Alors, en parler me paraît du bavardage.

O. Todd — Il n'y a pas du tout de jeunes gens autour de vous ?

A. Malraux — Non, je ne connais pas un garçon de dix-neuf ans.

O. Todd — Vous le regrettez ?

A. Malraux — Oui.

O. Todd — Dans *Hôtes de passage*, vous évoquez longuement Mai 68, avec Max Torrès. A un moment, vous dites : «La police a pour instruction d'isoler les agitateurs et de les arrêter ou de les refouler sans ménagement. Après deux heures de cette brillante tactique, en Allemagne fédérale, tous les étudiants passent du côté des agitateurs». On ne peut s'empêcher de voir là une critique quant à l'action gouvernementale en Mai 68.

A. Malraux — Policière, pas gouvernementale. Je vous ai parlé de cette forme fondamentale qui n'est pas une idéologie mais qui est de tout poser sur le plan statistique : je dirais qu'il y a quelque chose de semblable dans la police. Au moment où le policier idiot dira toujours : «Refoulez sans ménagement...», vous pouvez être sûr qu'il perdra sa bataille. Il y a un certain vocabulaire militaire, quelquefois politique, qui pour moi est la garantie de la bataille perdue.

O. Todd — La police n'agit pas seule. Il y a un responsable, un préfet, un ministre...

A. Malraux — Au début, cela était excessivement confus. Personne n'avait prévu l'ampleur. Ni les étudiants, ni les communistes, ni le gouvernement...

O. Todd — ... ni le Général...

A. Malraux — Ni le Général : sans ça il ne serait pas parti ! Supposons qu'il n'y ait pas eu de problèmes politiques en Mai 68. En quoi notre problème serait-il différent de celui qui s'est posé à Berkeley. Cela a commencé par le problème de la sexualité, comme à Berkeley. D'ailleurs, le mouvement insurrectionnel étudiant, dans tous les pays du monde, est à la fois un mouvement contestataire, au sens le plus absolu, et un mouvement de contestation sexuelle. Après tout, il n'y a pas de nécessité pour que ce soit pareil en Inde. Or ça a été pareil.

O. Todd — Après Mai 68, on s'est servi, dans tous les sens, de votre expression «crise de civilisation». Croyez-vous qu'elle ait été mal comprise ?

A. Malraux — Une formule de ce genre employée à des fins polémiques est forcément mal comprise. Ce que j'ai voulu dire, c'était : ne croyez pas que vous allez être confronté à un problème français et que vous allez le résoudre parce que vous ferez une loi qui reformera l'Université. Comme ce problème est exactement le même en Californie, en Allemagne, en Inde, s'il s'agissait uniquement de faire un autre type d'Université, un pays l'aurait fait et nous aurions vu le résultat. Ce dont les étudiants se réclament est beaucoup plus profond. Nous sommes devant une réalité excessivement profonde qui ne coule pas exactement dans ses flacons.

O. Todd — Voyez-vous un Mai 75 ou un Mai 80 à l'horizon ?

A. Malraux — La définition d'un Mai de ce genre, c'est l'imprévisibilité. Pour la même raison, si vous disiez : «Voyez-vous une nouvelle religion ?», je dirais : c'est fort possible mais la condition de départ, c'est qu'elle ne ressemblera à rien de ce que nous connaissons. Ce n'est pas un néochristianisme. Le fond de la question quand vous avez un mouvement des profondeurs ? Les gens que l'on tenait pour des hippies dans les catacombes sortent de leurs catacombes, et puis l'histoire change.

O. Todd — L'année 1975 est celle de la femme. Cela vous intéresse ?

A. Malraux — Encore assez. Je dirais plutôt négativement. A partir du moment où l'on veut refuser des choses aux femmes, je deviens féministe. Ce qui m'intéresse, c'est l'évolution de la féminité à travers les civilisations. Par exemple, nous disons que la France du XVIII^e siècle a eu un énorme prestige. Regardez cela vu de l'étranger : le prestige idéologique, c'étaient les Anglais, et le prestige formidable – tout autre – c'étaient les Parisiennes. Ce n'est pas Louis XV qui les a épatés : c'est Mme de Pompadour. Quand la femme représente-t-elle une valeur de civilisation particulière ? Pour reprendre l'ancienne formule : il est évident que les hommes à la Cour avaient des fonctions, les femmes des rôles. Tout mouvement genre M.L.F. veut une identité de fonctions. Or cela ne se pose pas nécessairement ainsi : au Japon, les Japonaises féministes vous diraient : «Nous, femmes, faire les métiers des hommes, cela nous est égal !»

O. Todd — Que pensez-vous de la création d'un secrétariat d'Etat à la Condition féminine ?

A. Malraux — Un organisme ministériel de la condition féminine est quasi indispensable, parce que, dans la démocratie, c'est toujours une très bonne chose que les spoliés puissent avoir quelqu'un qui les défende par sa fonction. Qu'une femme puisse dire à Françoise Giroud : «Je viens me plaindre à vous parce que c'est votre métier» (naturellement elle ne le dirait pas, mais symboliquement...), c'est mieux que si elle était obligée d'aller trouver quelqu'un qui lui répondrait : «Cela ne me regarde pas».

O. Todd — Récemment, vous vous êtes retrouvé avec Aragon et Sartre au bas d'une pétition antifranquiste. Au-delà des vieilles querelles, qu'est-ce qui vous rapproche et vous sépare, en 1975 ?

A. Malraux — Je ne sais pas si Sartre connaît Aragon. Moi, je les connais très peu. J'ai connu Sartre essentiellement à travers Raymond Aron, sans l'avoir vu. Il est venu chez moi, une fois, pendant la Résistance. Après, il était déjà un écrivain important. J'ai dû le revoir une fois avec Koestler. En vingt ans : trois demi-heures, Aragon, la dernière fois que je l'ai vu, c'était en 1966, au ministère de la Culture : il souhaitait que l'on donne le plus d'éclat possible à un peintre naïf russe. J'ai fait faire

l'exposition au pavillon de Marsan. Aragon connaît la peinture. Il ne m'aurait pas amené un tocard.

O. Todd — Regardons la situation et l'action de ces trois grands : Aragon, Malraux, Sartre. Aragon, aujourd'hui fidèle, malgré quelques infidélités de langage, au P.C. Sartre, disons, très sommairement...

A. Malraux — ... gauchiste...

O. Todd — Gauchiste, dites-vous. Et Malraux, ancien ministre du Général, refusant absolument de dire que de Gaulle était de droite. Alors ?

A. Malraux — C'est une espèce de hasard planétaire. Nous avons une constellation, enfin... le chariot. Les étoiles restent toujours. Mais il reste toujours un même éloignement. Au fond, je ne crois pas que ni l'un ni l'autre ne pense beaucoup à moi. Moi, je ne pense pas du tout à eux.

O. Todd — Jamais, vraiment ? Même pour être méchant ?

A. Malraux — Pas du tout pour être méchant. Tenez, vous allez servir à quelque chose d'utile. Dites de ma part à Sartre que, quand D'Annunzio a été vraiment aveugle, il a eu, pour pouvoir écrire, un truc qu'on doit pouvoir retrouver aujourd'hui quand on se sert d'une machine comme celle-ci. (Malraux montre la machine à sténosyler). C'est un appareil qui n'a pas dû être unique.

O. Todd — Aragon, Malraux, Sartre se retrouvant au bas de cette pétition antifranquiste, cela veut dire quelque chose ?

A. Malraux — Sartre a pris l'initiative. Il savait que je signerais.

O. Todd — Pourquoi ?

A. Malraux — C'est comme ça. Si je l'avais fait dans les mêmes conditions, j'aurais été sûr qu'il signerait.

O. Todd — Regrettez-vous certains de vos désaccords très profonds avec Sartre et Aragon ?

A. Malraux — Non. C'est vraiment de l'ordre du destin. Et puis, ça n'a pas grande importance. Il y a un moment où votre problème est de savoir si vous arriverez à mettre en place à temps ce que vous avez à mettre en place idéologiquement. Il y a un mot du XVIII^e siècle, assez absurde : «le moment où l'on prend son parti des chefs-d'œuvre des autres». Ça a un côté boulevard qui ne me plaît pas beaucoup mais ce que cela veut dire n'est pas complètement faux.

O. Todd — André Malraux, on est souvent fasciné, troublé ou irrité par la fusion de l'imaginaire et du réel dans votre œuvre et dans votre vie. Je pense à la difficulté de savoir quelquefois qui parle dans certains ouvrages, comme le dernier, ou bien au fait que vous vous soyez souvenu d'avoir rencontré Lawrence d'Arabie ou Tito alors que certains historiens décrètent que vous n'avez pas pu les rencontrer...

A. Malraux — Tito ne s'appelait pas Tito. Et je m'en prévaux fort peu. Je l'ai rencontré sur une poutre au stade Buffalo, dans une manifestation antifasciste. Tito s'appelait Broz alors. Manès Sperber devait être là. Nous avons continué à entendre et à regarder sans risquer d'être flanqués par terre par la foule en nous collant sur cette poutre. Quant à Lawrence, je l'ai vu quelque chose comme vingt minutes. Il souhaitait que je fasse une préface pour le bouquin d'un type auquel il s'intéressait énormément...

O. Todd — J'en reviens à cette question fondamentale : le vrai, le faux et le «vécu». Je pourrais formuler cela d'une façon différente, quoique pompeuse : qu'est-ce, la vérité, selon vous ?

A. Malraux — Ma première réponse est banale : c'est ce qui est vérifiable.

O. Todd — Vous êtes très positiviste...

A. Malraux — C'est la théorie du père Brunshvicg. Il y a une autre réponse : ne pas croire à une vérité comme les bolcheviks. C'est une donnée excessivement précise. On ne sait pas tellement bien ce qu'est la dignité : on sait très bien ce qu'est l'humiliation. Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'est la vérité, je ne l'oppose pas au mensonge : je l'oppose à ce qui est son absence. Et l'absence de la vérité, je sais très bien ce que c'est.

O. Todd — Dans *Hôtes de passage*, Schweitzer vous dit : «Toute pensée qui se pense jusqu'au bout s'achève dans la mystique». Reprenez-vous cela à votre compte ?

A. Malraux — Non. N'oubliez pas que dans les *Antimémoires* il y a un assez grand nombre de phrases qui sont là non pas du tout parce que je les approuve mais parce que je leur trouve, dans l'ordre intellectuel, une valeur poétique. Je conçois très bien quelqu'un qui pense ainsi.

O. Todd — Vous récuseriez d'avance ceux qui discerneraient en vous un croyant potentiel, un converti du lit de mort ?

A. Malraux — Je ne crois pas beaucoup aux conversions du lit de mort.

O. Todd — Dans votre livre, vous croisez le surnaturel et l'irrationnel...

A. Malraux — Au milieu d'un fatras terrible, d'un marché aux puces, il y a – l'électricité derrière le paratonnerre – des domaines qui se mêlent à l'heure actuelle dans ce qu'on appelle la métapsychie. Certains sont sûrement importants. Maintenant, peuvent-ils entrer dans notre pensée ? Je n'en sais rien. Le médium vous dit : «J'ai certainement un don mais je ne le gouverne pas. C'est lui qui vient ou qui ne vient pas». Bon. Après tout, Victor Hugo vous en aurait dit autant : «C'est bien moi qui ai écrit "Olympio". Je ne l'écris pas tous les matins». Et puis, le Titien ne peint pas *La Nymphe et le Berger* tous les jours.

O. Todd — A quoi travaillez-vous en ce moment ?

A. Malraux — Je travaille beaucoup. Tout ce qui est à l'état de fatras doit aboutir à l'état de volume. Je corrige les épreuves du tome II des *Antimémoires* qui paraîtra en «Folio»... Le dernier volume de *la Métamorphose des dieux, l'Intemporel*. Pour des raisons techniques, je dois modifier *le Tourment*. Pour le reste, je voudrais faire sur la littérature l'équivalent de ce que j'ai fait sur la peinture.

O. Todd — Fichtre ! C'est énorme !

A. Malraux — Non. Ce serait relativement court, deux cents pages. Que veut dire le mot «métamorphose» en littérature ? Il est évident qu'il s'est passé absolument la même chose qu'en peinture. Ce n'est pas vrai du tout que nous regardons le Parthénon

comme les gens qui l'ont fait. Mais ce n'est pas vrai non plus que nous lisons *l'Illiade* comme les gens qui l'ont écoutée.

O. Todd — Dans vingt ans, comment présenterons-nous André Malraux à nos petits-enfants ? Disons-nous : écrivain, éditeur, révolutionnaire, homme politique, critique d'art... ? Je vous demande une épitaphe pour l'heure où votre vie sera «transformée en destin».

A. Malraux — Forcément : écrivain. On imagine Gide : «Ecrivain, hélas !» Mais je n'accepte ni le «hélas» ni le point d'exclamation.